



FEUILLET N° 109

Centre Albert Marinus

Ethnologie populaire, Folklore, Patrimoine

Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Vice-Président : Jean-Paul Heerbrant
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Marie-Eve Vanmechelen

Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucq, MM. Jean-Marie Duvosquel, Bernard Ide, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

Membres d'honneur

Jean-Pierre Vanden Branden, Gustave Fischer (†), Comte Guy Ruffo de Bonneval de la Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†)

Personnel du Centre Albert Marinus

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- Geneviève Gravensteyn : bibliothécaire

Feuillets d'information du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul
Rédaction, composition, mise en page : Jean-Paul Heerbrant,
Jean-Marc De Pelsemaeker
Impression : Hayez
Diffusion : 2700 exemplaires

Abonnement : 6 euros par an (4 numéros)
Compte : BE90 3100 6151 2032

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

Sommaire

Calendrier des activités	4
Activités du trimestre	
- Promenade guidée : <i>L'ordre de la Toison d'or : un idéal partagé</i>	5
- Excursion culturelle : Charleroi	11
- Visite guidée de l'exposition : <i>Henry van de Velde.</i>	14
- Exposition : <i>Ommegang!</i>	19
Pages choisies d'Albert Marinus	32

Calendrier des activités

Dimanche 28 juillet à 14 h

Mercredi 31 juillet à 14 h

Promenade guidée : *L'ordre de la Toison d'or : un idéal partagé*

Dimanche 11 août à 14 h

Visite guidée de l'exposition : *Ommegang!*

Dimanche 25 août à 9 h

Excursion culturelle : Environs de Charleroi

Matinée :

Visite guidée du Musée de la Photographie

Repas de midi

Après-midi :

Visite guidée du château de Trazegnies et de son vignoble, dégustation

Samedi 21 septembre à 14 h

Mercredi 25 septembre à 14 h

Visite guidée de l'exposition : *Henry Van de Velde. Passion - Fonction – Beauté*

ATTENTION

Il est **INDISPENSABLE** d'effectuer votre inscription par téléphone au 02/762-62-14, le seul paiement n'entraînant pas automatiquement celle-ci. En outre, dorénavant, le paiement préalable sur notre compte **BE84 3101 2698 0059** est **OBLIGATOIRE** pour valider votre inscription.

Merci de noter que le renouvellement de cotisation ainsi que l'abonnement à la revue (et seulement ces versements-là) doivent se faire sur l'autre compte du Centre Albert Marinus **BE90 3100 6151 2032**.

Consultez notre site : www.albertmarinus.org

Promenade guidée : *L'ordre de la Toison d'or : un idéal partagé*

Dimanche 28 juillet à 14 h

Mercredi 31 juillet à 14 h

Départ : Square du Petit Sablon - 1000 Bruxelles

L'Ordre de la Toison d'or est l'un des rares ordres créés au XV^e siècle qui soit toujours actif de nos jours. Fondé de manière éclatante à Bruges en 1430 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, l'ordre tient son premier chapitre à Lille l'année suivante. Les statuts fixant l'organisation de la Toison d'or paraissent à ce moment. Comme on l'imagine, ils définissent les buts, les modes d'élection des chevaliers, l'organisation des cérémonies annuelles.

La création de la Toison d'or répond à de multiples objectifs : maintenir l'esprit chevaleresque dans un Moyen Age finissant, défendre la religion chrétienne, rassembler autour de la personne du suzerain la fine fleur de la noblesse bourguignonne et flamande. Le faste qui préside aux chapitres est le signe de la puissance du grand duc d'Occident : les participants portent de superbes costumes de velours rouge agrémentés du fameux collier, des banquets somptueux et raffinés réunissent la cour ducale, le ban et l'arrière-ban pendant plusieurs jours, la décoration des églises où se tiennent les rencontres est particulièrement soignée... Ce luxe résonne dans l'Europe entière, il fonctionne comme une arme de propagande sur les pays voisins : la France, l'Angleterre et l'Empire germanique s'émerveillent de la pompe déployée. Le prestige lié à l'ordre provient certes de son initiateur et de la richesse qui est la sienne mais aussi du nombre limité des titulaires. Ceux-ci sont 24 à l'origine, auxquels s'ajoutent quatre officiers (trésorier, héraut d'armes, chancelier et greffier). Les membres sont tenus de manifester une loyauté sans faille envers le souverain de l'ordre. En compensation, celui-ci augmente prébendes et revenus, accordent à ses commensaux des privilèges ainsi qu'une participation aux divers leviers de pouvoir régissant ses états.

Même s'il constitue l'expression, la quintessence de la société chevaleresque, l'Ordre de la Toison d'or est novateur sur un point au moins. Il ne fait aucune référence à la légende arthurienne et ne renvoie ni à Lancelot, ni à Gauvain, ni à Perceval, ni à aucun autre personnage de la Table ronde. Sans doute, pour avoir été longtemps utilisée, l'image de ces héros a quelque peu pâli. Leurs hauts faits ne font plus fantasmer personne ; il est temps de se tourner vers

Double page suivante : Erycius Puteanus, Jacques Francquart, *Pompa funebris...Principis Alberti...*, Bruxelles Mommaert, 1623. (Bruxelles, Bibliothèque royale, Réserve précieuse)

Les Seigneurs de

Florant Conte
de Barlaymont

Lamoral Prince
de Ligne

Le Duc d'Arschot
Philippe Prince
d'Arrenberghe

Charles Alexandre de
Croy Marquiz d'Hauwe

Christof
d'Emd

Jean de Croy
Conte de Solre



Le Conte de Barlaymont
Ne chemma pas pour
l'indisposition de ses iambes,
mais se trouua dans l'eglise au
Bancq le premier comme estant
le plus ancien de l'ordre

la Poison

le Conte
en

Charles de Lalain
Conte de Hoochstrate

Le Conte de Salazar
Don Louys de Velasco

Le Prince d'Espingoy
Guillaume de Melun





d'autres mythes. La Toison d'or se substitue au Graal. Le thème est identique -il s'agit dans les deux cas d'une recherche incessante-, mais son usage préfigure la Renaissance car il renvoie à des symboles et des récits antiques. Jason et ses Argonautes effectuent donc un retour par la grande porte dans l'imaginaire européen.

Par le mariage de Jeanne la Folle avec Philippe le Beau, l'ordre passe aux souverains espagnols. Au XVI^e siècle, la fréquence des chapitres s'espace considérablement. A l'origine, ces rencontres sont annuelles. Organisées tous les trois ans à la fin du règne de Philippe le Bon, elles deviennent moins régulières encore. Dix, douze voire quinze ans les séparent désormais. Le nombre de chevaliers augmente, Charles Quint l'ayant fixé à 51. Son successeur, Philippe II, qui n'aime pas voyager, obtient du pape de modifier les statuts. Désormais les nouveaux entrants ne sont plus élus lors d'un chapitre mais bien choisis et nommés par le souverain. Pour plus de facilité, ce dernier regroupe toute la structure administrative de l'ordre à la cour d'Espagne. Le centre de gravité quitte définitivement nos régions, en proie aux troubles et aux guerres de religion.

La branche aînée des Habsbourg s'éteint en 1700 avec la mort de Charles II d'Espagne. Son successeur, Philippe d'Anjou, fils de Louis XIV, hérite de la couronne espagnole et conserve la Toison d'or. Mais la branche cadette des Habsbourg d'Autriche en la personne de l'empereur Léopold I^{er} s'attribue en 1712 les titres et les prérogatives de la maison de Bourgogne. Au nombre de celles-ci se trouve la Toison d'or. L'empereur met la main sur le trésor qu'il rapporte à Vienne (où il est toujours conservé au Musée de la Hofburg).

De là naît la division de l'ordre, chacune des deux parties revendiquant la légitimité de sa Toison d'or. Depuis le début du XVIII^e siècle, il existe donc deux branches bien distinctes, chacune contestant l'authenticité de l'autre. Pour tout compliquer, Napoléon I^{er} tente en 1809 de créer l'Ordre des Trois Toisons d'or mais doit renoncer à son initiative devant les protestations virulentes des titulaires de la Légion d'honneur.

De nos jours, l'ordre habsbourgeois de la Toison d'or conserve le caractère religieux et élitiste d'origine. Son adoubement se fait toujours avec l'épée et le serment solennel, sa langue officielle reste le français. Depuis 2000, le grand-maître de l'ordre est Charles de Habsbourg-Lorraine. Parmi les membres, on compte le grand-duc Jean de Luxembourg, le prince Hans-Adam de Liechtenstein, les chefs de maisons de Wittelsbach, de Saxe, de Schwarzenberg, de Bragance... L'ordre espagnol (dont on peut voir le collier à notre exposition *Ommegang!*) a le roi d'Espagne Juan Carlos I^{er} pour grand maître. Le décret royal de 1847 en a fait un ordre à caractère civil et l'a ouvert à des non-catholiques et des roturiers. Il est, à ce titre, le seul reconnu par la France (l'argument est que la

Ci-contre : Lucas de Heere, Portrait de Philippe le Bon en chevalier de la Toison d'Or in *Livre de l'Ordre de la Toison d'Or*, manuscrit, parchemin et papier, seconde moitié du XVI^e siècle. (Bruxelles, Bibliothèque royale, Manuscrits)

famille de Habsbourg-Lorraine n'est pas souveraine et n'est donc pas habilitée à conférer une décoration). Le roi Albert II de Belgique est le seul souverain à être à la fois chevalier de la Toison d'or autrichienne et de l'ordre espagnol. La promenade guidée nous entrainera dans les coins de Bruxelles liés à l'histoire de cet ordre prestigieux. Elle se terminera à la Cathédrale des Saints-Michel-et-Gudule dont les stalles canonicales virent les chapitres de la Toison d'or de 1435 et de 1516.



Serenissimo Leopoldo Georgiani sodaliti novo regi arcum emblematis illustratum antiquitas iaculandi perita affigebat in Gymn. Soc. Iesu Bruxellis, MDCLI, manuscrit, 1651, 107f. (Bruxelles, Bbliothèque royale, Manuscrits)

Participation aux frais de la promenade guidée :
L'ordre de la Toison d'or : un idéal partagé

Membres : 10 Euros
Seniors et étudiants : 11 Euros
Autres participants : 12 Euros

Réservation indispensable
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Dimanche 25 août à 9 h

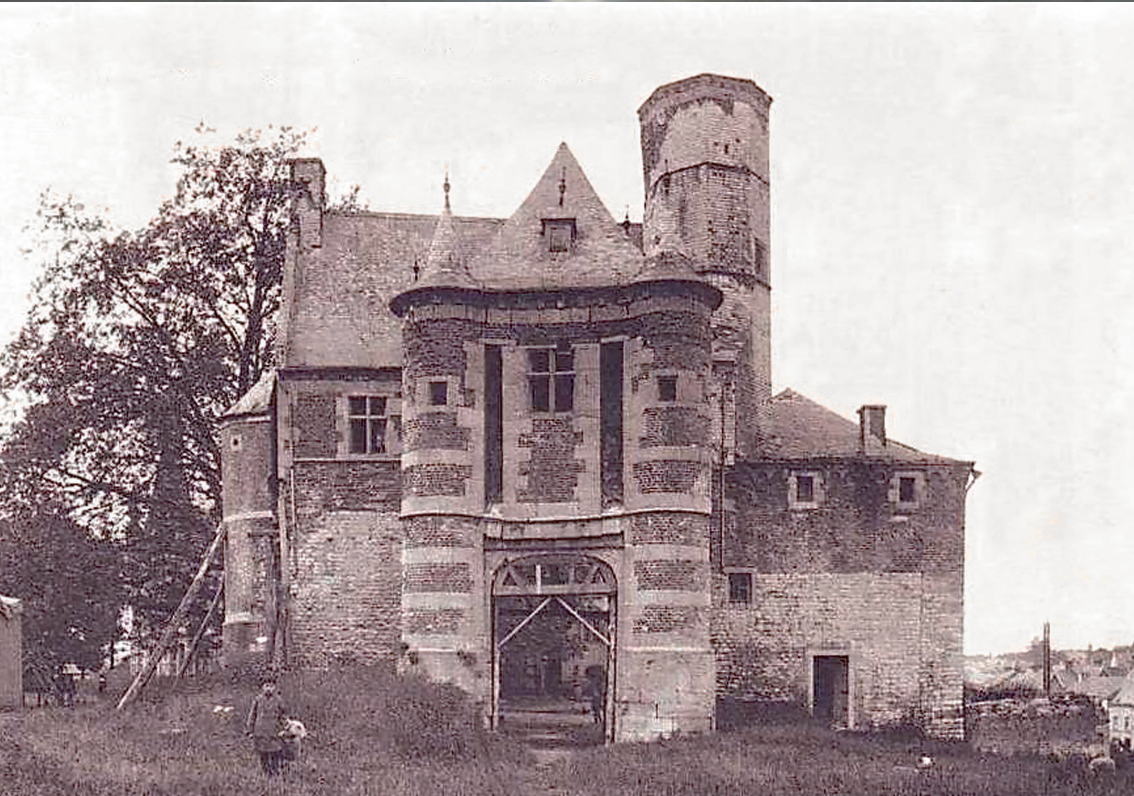
Départ :

Hôtel communal de Woluwe-Saint-Lambert - 2, av. Paul Hymans

1200 Bruxelles

Charleroi ne compte peut-être pas au nombre des sept merveilles de la Belgique, il n'en est pas moins vrai que la ville possède un patrimoine non négligeable. Et ce qui vaut pour la métropole vaut aussi pour la région environnante. Certes on les associe souvent au monde du travail, de la mine, des usines. On se plaît dès lors à assimiler Charleroi à la "zone", on fronce le nez, on détourne la tête avec un petit sourire condescendant... Il convient donc de passer de l'autre côté du miroir (car il a bien un autre côté) et d'abandonner les stéréotypes et les idées reçues. N'est-ce pas un des rôles du Centre Albert Marinus que de pourfendre les clichés et de partir sur les chemins de la découverte? D'ailleurs nous nous sommes rendus à Charleroi par le passé et cette journée d'excursion constitue sans conteste l'un de nos meilleurs souvenirs, l'accueil y fut chaleureux et attentif ...

Notre journée commence par la découverte du Musée de la Photographie. Fondée en 1978, l'asbl *Photographie ouverte* se met très vite à collecter du matériel photographique de tout ordre dans l'idée de créer un musée. L'association se fait également connaître par l'organisation de triennales pointues et la mise sur pied de nombreuses expositions tout aussi recherchées et ce durant un peu moins de dix ans. En 1987, le Musée de la Photographie s'installe enfin dans l'ancien carmel de Mont-sur-Marchienne. Par essence, un couvent est un lieu refermé sur lui-même. Un musée au contraire doit être ouvert sur le monde extérieur et rayonner grâce ses multiples activités. Certaines transformations s'imposent. Une première phase de travaux adapte les locaux afin qu'ils puissent accueillir expositions temporaires, collections permanentes, bibliothèque et bureaux. Mais l'idée d'une nouvelle aile afin d'agrandir l'endroit se fait jour très vite. Cette nouvelle partie (architecte : Olivier Bastin) est réalisée en 2008, faisant de l'institution de Mont-sur-Marchienne le plus grand musée de la photographie du monde. Aujourd'hui la collection compte 80.000 tirages (dont 800 exposés en permanence) et 3 millions de négatifs ainsi que plusieurs milliers d'appareils photographiques. La présentation est double : chronologique pour la période allant du milieu du XIX^e siècle à 1970, thématique pour les œuvres contemporaines. Le choix est guidé par les coups de cœur, les nouvelles acquisitions, les valeurs sûres. Mais le musée accueille ou organise également des expositions temporaires. Celles-ci peuvent revêtir un caractère historique, monographique ou thématique. Elles présentent le travail de grands noms



comme celui de débutants, seule la qualité est le critère retenu. Chaque année, l'institution présente ainsi neuf expositions temporaires (trois expositions simultanées renouvelées tous les quatre mois), fréquence qui prouve le dynamisme de l'équipe. Au total, le musée carolorégien est devenu en peu de temps un lieu incontournable de la culture en Communauté française.

L'après-midi sera consacré à la visite du château de Trazegnies. Deux ailes et un châtelet d'entrée datant des XVI^e et XVII^e siècles constituent les restes d'un ensemble fortement endommagé par les dégâts miniers et l'abandon de trente années. A l'origine, un castrum (dont il ne reste qu'une cave) entouré d'un mur d'enceinte au XIII^e siècle marquait la terre de Trazegnies, laquelle était stratégiquement fort importante puisqu'elle se trouvait à la jonction de quatre entités politiques : comté de Hainaut, duché de Brabant, principauté de Liège et comté de Hainaut. Reconstitué en partie durant la première moitié du XVI^e siècle, le château est brûlé par les troupes du roi de France Henri II.

Une réédification complète intervient alors. Les gravures du temps nous donnent la physionomie du château qui reprend l'implantation des bâtiments précédents. En dépit des transformations, des vicissitudes de l'histoire, de l'effondrement de deux tours, le château dégage toujours une impression de solidité. L'intérieur conserve quelques belles cheminées d'époque, des fresques redécouvertes en 1917 dans la salle des chevaliers, une chapelle avec tribune ainsi qu'un très beau plafond en stuc du XVIII^e siècle. Le château de Trazegnies possède un vignoble installé sur un terroir que nous visiterons. L'après-midi se terminera, en toute logique, par une dégustation de la production locale.

Ci-contre :

Le Musée de la photographie de Charleroi. (D.R.)

Le château de Trazegnies, carte postale, ca 1900. (D.R.)

Participation aux frais pour l'excursion :

Environs de Charleroi

Membres : 58 Euros

Seniors et étudiants : 60 Euros

Autres participants : 62 Euros

Réservation indispensable au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Visite guidée de l'exposition :
Henry Van de Velde. Passion - Fonction – Beauté

Samedi 21 septembre à 14 h

Mercredi 25 septembre à 14 h

Musées royaux d'Art et d'Histoire – Parc du Cinquantenaire, 10 – 1000 Bruxelles

Henry Van de Velde (1863-1957) est indéniablement l'un des grands formats en matière d'art non seulement dans notre pays mais aussi au niveau mondial. Personnalité aux talents multiples – à la fois peintre, architecte, architecte d'intérieur, designer, pédagogue et conseiller artistique -, il laisse une œuvre importante avec de nombreuses réalisations dans les pays voisins (France, Allemagne, Pays-Bas).

Il naît à Anvers en 1863, avant-dernier de huit enfants. Sa famille est aisée, son père est chimiste. Il entre en 1881 à l'Académie des Beaux-Arts mais ne trouve pas l'enseignement dispensé fort à son goût. Frappé par les tableaux de Manet vus dans une exposition, il part pour Paris où il fréquente les ateliers de Bastien Lepage et Carolus Duran. Mais il admire surtout l'école de Barbizon dont les chefs de file sont Millet et Corot. Ceux-ci se sont donnés pour mission de peindre les paysages d'après nature. De retour en Belgique, Van de Velde se rend, sur les conseils d'Emile Claus, à Wechelderzande en Campine où certains artistes belges travaillent à l'imitation de leurs confrères français : ils cherchent l'inspiration dans la campagne des environs.

Le séjour ne doit durer que quelques semaines, il se prolonge durant quatre ans. Cependant, l'expérience n'est pas probante, Van de Velde ne persiste pas dans son désir de devenir peintre. Un champ d'action plus large s'offre à lui. Par le biais du Groupe des XX, il entre en contact avec les théories de John Ruskin et se familiarise avec la démarche de William Morris. Van de Velde est sensible à leur engagement social et aux efforts qu'ils déploient afin de donner à l'art et l'artisanat une place primordiale dans le quotidien de tous (et pas seulement celui des classes privilégiées). En 1894, Henry Van de Velde épouse la fille d'un riche industriel d'Uccle, Maria Sethe. A ce moment, il réalise des meubles pour sa belle-sœur Irma, violoniste prodige, et construit sa propre maison, le fameux *Bloemenwerf*. Le bâtiment fait sensation par sa simplicité et le rejet de tout ostentation superflue. Il n'en montre pas moins les préoccupations de son concepteur : importance accordée à la lumière et à l'espace, liaison étroite entre l'architecture et les arts appliqués, grande sobriété des lignes, asymétrie des fenêtres, importance accordée au moindre détail. La maison, conçue au terme d'une longue réflexion, manifeste le rejet de toute imitation d'un style antérieur.



Ci-dessus : Pendentif , vers 1899, or (Londres, Collection Hermann) (D.R.)

Double page suivante : Van de Velde dans son atelier de l'école des Arts décoratifs de Weimar. (Fonds Henry van de Velde, Bruxelles, La Cambre)





Van de Velde expose alors les meubles réalisés pour le *Bloemenwerf* au Salon de la Libre Esthétique de 1896. Cette présentation fait l'objet de vives critiques mais elle trouve un écho favorable Outre-Rhin. En conséquence, la carrière de Van de Velde s'oriente vers l'Allemagne. Le créateur y trouve des sponsors et des commandes. Celles-ci sont à ce point importantes qu'il déménage ses ateliers à Berlin en hiver 1900-1901. Lui-même s'installe très vite à Weimar à l'invitation du grand-duc de Saxe. Il s'intéresse aux courants novateurs en matière d'art mais constate le manque d'intérêt des milieux industriels pour ce type de démarche. Cette période est à la fois composée de grands succès et de moments difficiles causés par le rejet de ses réalisations. La Première Guerre mondiale qui éclate en août 1914 interrompt son activité artistique. Il doit attendre 1917 pour pouvoir quitter l'Allemagne. Il passe en Suisse d'abord puis aux Pays-Bas où il élabore des projets pour le Musée Kroller-Muller. En 1925, il est de retour en Belgique où sa première tâche consiste à ouvrir l'Institut supérieur des Arts décoratifs de la Cambre, véritable laboratoire pédagogique où toutes les disciplines coexistent et se nourrissent mutuellement. Henry Van de Velde n'en continue pas moins d'œuvrer comme architecte. Son travail le plus considérable et le plus représentatif de cette période est la bibliothèque centrale de l'Université de Gand. Les lignes subtiles et douces donnent au bâtiment une grande noblesse de style. La Seconde Guerre mondiale interrompt ses activités. Il quitte la Belgique pour la Suisse en 1947. Il décède à Zurich en 1954 à l'âge de 94 ans.

L'exposition organisée au Musée du Cinquantenaire est l'œuvre conjointe de cette institution et du Neues Museum de Weimar. Les mémoires détaillés laissés par Van de Velde constituent le fil rouge de la manifestation. La vie et l'œuvre de l'artiste sont illustrés chronologiquement à travers 500 objets. Meubles, bijoux, tableaux, céramiques, reliures et projets architecturaux témoignent des multiples talents de l'artiste. Des créations d'artistes contemporains qui ont été en relation avec Henry Van de Velde complètent le propos, montrant ainsi au visiteur le contexte artistique et intellectuel de l'époque. La grande rétrospective proposée cet automne constitue une occasion unique de se familiariser avec l'œuvre d'Henry Van de Velde, géant peut-être mieux connu Outre-Rhin que dans notre pays.

Participation aux frais pour la visite guidée de l'exposition :

Henry Van de Velde : Passion - fonction - beauté.

Membres : 12 Euros

Seniors et étudiants : 13 Euros

Autres participants : 14 Euros

Réservation indispensable au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Jusqu'au 1^{er} septembre 2013

Par le Centre Albert Marinus au Coudenberg - 1000 Bruxelles
(Entrée par le musée BELvue)

La légende de Notre-Dame-du-Sablon

En 1348, la Vierge ordonna à une pieuse Anversoise du nom de Béatrice Soetkens de faire restaurer une statue à son effigie. En effet, celle-ci était délaissée par les fidèles. Béatrice demanda donc à un artisan d'en raviver les couleurs. La statue reprit sa place et devint l'objet d'une vénération renouvelée. La Vierge demanda alors à Béatrice d'enlever la statue pour l'emporter à Bruxelles. Afin que la pieuse femme puisse accomplir sa mission sans encombre, la Vierge paralysa le sacristain. Comme convenu, Béatrice Soetkens emporta l'effigie jusqu'au bateau qui devait faire le voyage. A la surprise de tous, la barque remonta le courant en un temps record pour arriver à destination. Constatant ce fait miraculeux, les Anversois comprirent qu'il s'agissait bien là d'une volonté divine. Ils expédièrent une lettre au duc de Brabant, Jean III, afin de le prévenir. Celui-ci envoya des arbalétriers pour accueillir la statue et ordonna une procession pour aller à sa rencontre. Entourée d'un grand respect, la précieuse effigie fut conservée dans la chapelle des arbalétriers au Sablon. Et Béatrice Soetkens, tant qu'elle vécut, resta au service de la Mère de Dieu.

Sens de la légende – Origines de l'Ommegang

Au cours du XIV^e siècle, Bruxelles affirme sa prééminence au sein du duché de Brabant au détriment d'autres cités comme Louvain. Sa production drapière, son développement économique, ses activités financières sous-tendent sa volonté de jouer le rôle de capitale au sein du Brabant. Au moment où se place la légende (1348), les noces de Marguerite, fille de Jean III, duc de Brabant avec Louis de Male, comte de Flandre, viennent d'être célébrées. Ce mariage s'avère très dangereux pour le commerce bruxellois car il risque d'entraver la libre circulation sur l'axe Escaut-Senne (que remontent justement Béatrice Soetkens et sa précieuse cargaison).

La statue de la Vierge est promenée pour la première fois dans les rues de Bruxelles en 1356 à la veille de la bataille contre Louis de Male. Celui-ci réclame en effet l'exécution des clauses du contrat de mariage, à savoir la mainmise sur Anvers et Malines. La défaite du Brabant à Scheut la même année et la signature du traité d'Ath (1357) sanctionnent la perte de ces deux villes au profit du comté de Flandre. Il n'empêche, malgré ce revers, l'unité du duché est maintenue et Jeanne, fille aînée du duc Jean III, succède à son père, assurant ainsi la continuité dynastique. La nouvelle dévotion à la Vierge du Sablon affirme donc le lien entre la ville, le prince et l'Eglise et sa procession (l'Ommegang) constitue le volet religieux dans le dossier de l'affirmation de Bruxelles comme pôle principal du Brabant.



Qu'est ce qu'un Ommegang

L'ommegang, du flamand *omme* (autour) et *gaan* (aller), est une procession qui remonte au Moyen Age et trouve son origine dans la sortie de statues miraculeuses ou de reliques. L'itinéraire suivi peut correspondre aux limites d'une paroisse, d'une ville ou relier certains lieux-clés de celle-ci. Mais l'ommegang ne forme pas qu'un cortège exclusivement religieux, il possède aussi des composantes profanes. Ainsi les divers groupes qui participent à la vie de la cité défilent également : les autorités communales, les corporations, les serments... En conséquence, les femmes, les pauvres, les marginaux, les apprentis (part importante de la population) n'en font pas partie et constituent le public. Malgré cette exclusive, les ommengangs ont pour rôle d'affirmer la cohésion au sein même de la communauté urbaine ainsi que les liens entre celle-ci et Dieu. L'ommegang constitue donc une festivité importante pour les habitants des villes des anciens Pays-Bas. Il sort de manière annuelle mais sa configuration dépend de bien des facteurs : intérêt d'un prince, intronisation, prospérité ou disette, guerre ou paix, intérêt des groupes qui le composent. Cette date particulière est marquée de réjouissances collectives (banquets, spectacles, jeux) et constitue un enjeu économique important pour le commerce local. Les autorités communales

L'Ommegang de Bruxelles

Les origines traditionnelles de l'Ommegang de Bruxelles s'expliquent par la translation miraculeuse d'une statue de la Vierge d'Anvers à Bruxelles au milieu du XIV^e siècle. Les travaux récents d'historiens ont montré que la procession est liée à des circonstances politiques bien précises. Selon toute vraisemblance, l'Ommegang est organisé pour la première fois le 5 juin 1356 afin de galvaniser la population bruxelloise au moment où les troupes ennemies du comte de Flandre sont aux portes du duché. Cette date n'a pas été choisie au hasard : le 5 juin marque en effet l'anniversaire de la bataille de Worringen (1288), grande victoire qui offre au Brabant la possession du duché de Limbourg. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, la sortie de l'Ommegang ne change pas de date : il a généralement lieu le dimanche avant la Pentecôte.

Fait étonnant, la procession de Notre-Dame-du-Sablon n'est pas celle d'une paroisse mais bien celle d'une guilde, celle des arbalétriers. Très vite, elle va s'imposer comme la principale manifestation festive de ce genre aux dépens mêmes de la procession de l'église principale de Bruxelles, la collégiale des Saints-Michel-et-Gudule.

Les composantes de l'Ommegang

Le cortège bruxellois se compose de plusieurs éléments censés représenter les forces vives de la société urbaine. L'ordre a évolué au fil du temps. Jusqu'au XVII^e siècle, les métiers (regroupés en nations) ouvrent la marche. A partir du milieu du XV^e siècle, les métiers ont l'obligation de représenter les ducs de Brabant en constituant des groupes dont chacun incarne un prince et sa suite. Ils sont suivis par les serments et le Magistrat. Les chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or, fondé en 1430 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, font également partie du cortège. Avec leurs chars décorés, les chambres de rhétorique constituent un autre élément important très attendu du public. Elles sont responsables de jeux théâtraux inspirés de la Bible ou de la vie des

Ci-contre : Bâton de Suisse, orfèvrerie bruxelloise de XIX^e siècle, Eglise Notre-Dame du Sablon.
(Photo : Jean-Marc De Pelsemaeker)

saints qui sont représentés à plusieurs reprises lors du parcours. Durant les XVII^e et XVIII^e siècles, cette participation est en partie reprise par les jésuites. Le cortège des géants et des animaux fabuleux intervient ensuite. Le clergé avec la statue miraculeuse de la Vierge termine le défilé.

Les métiers

Jusqu'à la Révolution française, les métiers (ou corporations) sont des organisations professionnelles regroupant les travailleurs du même secteur d'activités. Ces associations exercent un rôle fondamental dans la vie sociale, économique et politique des cités. Aux XVI^e et XVII^e siècles, elles ont au nombre de 52.

A Bruxelles, ces métiers sont regroupés en 1421 au sein de neuf nations placées sous le patronage de la Vierge ou d'un saint spécialement vénéré dans la cité. Les métiers, chargés de la défense d'une partie de l'enceinte urbaine, participent à la gestion de la ville. Ils défilent aussi dans les grandes processions de la ville et notamment celle du Sablon.

Les serments

Sous l'Ancien Régime, les serments constituent les troupes d'élite des milices communales. Celles-ci interviennent principalement en cas de siège, mais elles peuvent être engagées dans des opérations extérieures temporaires. Ainsi, en cas de besoin, le prince fait appel aux villes qui choisissent les combattants dans leurs sociétés de tir. Les serments participent aux festivités urbaines et forment à ce titre l'une des composantes majeures des Ommegangs. Ils défilent dans l'ordre inverse de leur ancienneté :

- les escrimeurs de Saints-Michel-et-Gudule (avant 1502)
- les arquebusiers de Saint-Christophe (1477)
- les archers de Saint-Antoine et Saint-Sébastien (1422)
- les arbalétriers de Saint-Georges (1381)
- les arbalétriers de Notre-Dame (XIII^e siècle).

Le Magistrat et les lignages

Les lignages sont les sept familles patriciennes qui se partagent la gestion de la ville au Moyen Âge. A partir de 1421, ils doivent composer avec les métiers, regroupés en neuf nations. Ils désignent le premier bourgmestre de Bruxelles, les métiers proposent le second qui est le chef suprême des gildes armées. Outre les bourgmestres, le Magistrat regroupe les échevins des lignages, les conseillers des nations et les receveurs de la ville.

Les sept lignages apparaissent comme un phénomène original dans l'histoire urbaine européenne. La transmission de la qualité lignagière se fait par les liens du sang, tant par la mère que par le père. Les blasons de ces familles sont reproduits à foison dans la décoration de l'Hôtel de Ville.

Les lignages ont pour nom : Coudenberg, t'Serroelofs, Sleus, Steenweehgs, Roodenbeke, Sweerts, s'Hughe Kints (dit aussi Cluting).

Les chambres de rhétorique

Les chambres de rhétorique sont des sociétés littéraires organisées sur le modèle des guildes qui se mettent en place au Moyen Age. Leurs membres ne sont pas des professionnels mais se consacrent à la littérature en plus de leur métier. Ils appartiennent en grande majorité à la classe moyenne (et non pas aux élites) : ce sont souvent des artisans animés par le goût de la culture. Chaque chambre possède un "prince" à sa tête tandis que le "facteur" fait office de metteur en scène.

Les chambres de rhétorique organisent régulièrement des concours de genres littéraires variés (poésie, théâtre...). Ces joutes nommées *Landjuweel* rassemblent des candidats issus de l'ensemble de Pays-Bas méridionaux.

Bruxelles possède plusieurs chambres de rhétorique parmi lesquelles *Den Boeck* (Le livre), *De Corenbloem* (Le Bleuet), *De Lelie* (Le Lys) et *De Violette* (La Violette) qui fusionnent en 1507 pour former *Het Mariakranske* (La Guirlande de Marie). Dans l'Ommegang (mais aussi lors d'autres festivités comme les entrées solennelles), elles défilent avec des chars décorés, assurent les tableaux vivants et les représentations scéniques jouées lors du parcours.

Les jésuites de Bruxelles

Les jésuites s'implantent à Bruxelles dès 1586, ils ouvrent leur collège en 1604. Cette installation suscite de nombreuses résistances, notamment celle des métiers, groupe influent dans la gestion de la ville et par conséquent, dans l'Ommegang. Mais l'appui de la Cour et des différents gouverneurs des Pays-Bas méridionaux leur est acquis. Parmi leurs méthodes éducatives se trouve le théâtre, école de vie et de maintien. Cette particularité de l'éducation selon les jésuites les amènent à reprendre la partie du cortège précédemment assurée par les chambres de rhétorique. La participation de la Compagnie de Jésus à l'Ommegang commence en 1615 et ne prend fin qu'avec la suppression de l'ordre en 1773. Leurs détracteurs leur reprochent un usage abusif des références mythologiques dans leurs chars, les accusant de travailler pour l'élite. Cependant on constate qu'ils reviennent dans la seconde moitié du XVII^e siècle à des thèmes plus traditionnels. Ils se montreront fidèles propagandistes du pouvoir, au premier chef de la couronne espagnole.

L'Ommegang de 1549

La ville de Bruxelles se met en frais pour accueillir Charles Quint venu présenter Philippe, son fils et successeur. L'Empereur est accompagné de ses sœurs et d'une cour brillante. Un chroniqueur espagnol, Juan Calvete de Estrella, nous laisse la description de l'événement. Même s'il se trompe sur certains points (connaissant mal nos coutumes, il prend ainsi le Cheval Bayard pour Pégase), son récit est très utile car détaillé. Il décrit ainsi les nombreux chars de triomphe qui évoquent la vie du Christ et de la Vierge, les animaux fabuleux, les géants. Un char cause une hilarité générale : un ours y joue de l'orgue. Mais les touches de l'instrument n'actionnent pas des tuyaux, elles tirent la queue d'un vingtaine de chats qui, pincés, produisent des miaulements variés. L'ensemble forme une harmonie tellement bizarre qu'elle suscite même le fou - rire de Philippe d'Espagne, réputé pour son austère gravité.

L'Ommegang de 1615

Cette édition de l'Ommegang revêt un éclat particulier selon la volonté même des archiducs Albert et Isabelle. Désireux de prouver à Madrid la réalité du pouvoir qu'ils exercent sur les Pays-Bas méridionaux, les archiducs font de l'Ommegang un instrument de propagande qui doit être immortalisé par la suite de toiles qu'ils commandent à Denis van Alsloot. Même si ces tableaux ne constituent pas des compte-rendus à la précision photographique comme on l'a longtemps pensé, ils rendent l'événement particulièrement vivant et compréhensible. Les jésuites qui incluent le théâtre dans leur programme d'études sont appelés en renfort pour l'organisation du cortège. Afin de mieux préparer cet Ommegang, la date de sortie est reculée au 31 mai (date admise par la majorité des historiens), peut-être même au 8 juin (selon le témoignage d'un diplomate anglais présent sur place).

La récréation en 1930

L'initiative de cette récréation revient à l'abbé François Desmet et au Grand Serment royal et de Saint-Georges qui, en 1926, songent à ressusciter l'Ommegang. Dans un premier temps, le but est de fêter le 550^e anniversaire du serment en 1931 mais la célébration du centenaire de la Belgique en 1930 représente une meilleure opportunité pour la première sortie du cortège. Albert Marinus, alors directeur du Service de recherches historiques et folkloriques de la Province du Brabant, s'impose très vite au sein du comité. Son projet est de reconstituer l'Ommegang de 1549 sur base de la chronique de Juan Calvete de Estrella. Le schéma concurrent est défendu par Guillaume Des Marez, archiviste de la Ville de Bruxelles. Celui-ci entend mettre en évidence l'histoire du serment à travers sept tableaux qui, courant sur cinq siècles, évoquent l'union de la ville et de la gilde. La vision de Marinus l'emporte, non sans vives tensions au sein du comité. Quoi qu'il en soit, sa puissance de travail est impressionnante, le folkloriste a établi en deux mois à peine le plan très détaillé du cortège.

Chronologie

1356 : Première sortie de la procession de Notre-Dame du Sablon.

1366 : La sortie de Notre-Dame du Sablon est explicitement définie comme la procession des arbalétriers. Le chapitre de Saints-Michel-et-Gudule envoie à partir de cette date une délégation (bannières, enfants de chœur et chapelains) qui se joint à la procession du Sablon.

1379 : La duchesse Jeanne de Brabant offre les vêtements aux enfants déguisés en diables, ceci atteste l'existence d'une partie figurative dans le cortège.

1412 : Un règlement du serment de la gilde des arbalétriers oblige ses membres à paraître en uniforme lors de l'Ommegang de Notre-Dame du Sablon.

1428 : La Ville double son subside annuel à la procession. Ce geste prouve l'intérêt des autorités pour la manifestation : un large public vient en effet l'admirer, qui ne manque pas de faire marcher le commerce local.

1448 : La Ville augmente encore son subside et impose aux métiers de représenter





des groupes qui incarnent les ducs de Brabant et leurs suites. La même ordonnance prévoit que chaque année se jouera à la Grand-Place l'une des Sept Joies de la Vierge sur une estrade spécialement dressée pour l'occasion. De plus, la Ville met à la disposition des participants un local, situé rue d'Or; où entreposer le matériel de la manifestation. Ceci signifie sans doute que des géants et des animaux d'osier prennent place dans le cortège à peu près à ce moment.

1456 : L'Ommegang qui ordinairement se déroule le dimanche avant l'Ascension est repoussé au lendemain pour que le dauphin de France, futur Louis XI, puisse y assister.

1529 : La gouvernante Marguerite d'Autriche accorde une gratification aux enfants qui, montés sur le Cheval Bayard, ont chanté devant elle. Il s'agit de la première mention de cette figure légendaire dans le cortège bruxellois.

1539 : La gouvernante Marie de Hongrie limite la sortie de l'Ommegang par crainte de troubles sociaux.

1543 : La guerre entre l'empereur Charles Quint et la Gueldre réduit fortement le contenu de la procession. Aucun géant ne sort cette année-là.

1549 : Le millésime est exceptionnel. Le cortège se fait particulièrement brillant en l'honneur de Charles Quint venu présenter à nos régions son fils et successeur, le futur Philippe II. L'Ommegang est décrit par un chroniqueur espagnol, Juan Calvete de Estrella, témoin oculaire de l'événement.

1570-1576 : L'Ommegang est très réduit en raison des troubles politico-religieux et de la peste.

1577 : Le comte d'Egmont devient roi du Grand Serment des Arbalétriers tandis que le comte d'Arenberg remporte la victoire à l'arquebuse. Malheureusement cette sortie, assez riche, est l'occasion d'une rixe entre la population et les mousquetaires du gouverneur, don Juan d'Autriche. Celui-ci, courroucé, regagne le palais du Coudenberg avant la fin de la procession.

1579-1585 : Les Ommengangs sortent de manière réduite en raison de l'occupation de la ville par les calvinistes. Ceux-ci enterrent la statue de la Vierge miraculeuse du Sablon en 1580. Elle ne sera pas retrouvée.

1615 : L'Ommegang renoue avec le faste en raison de la victoire de l'archiduchesse Isabelle au tir du Grand Serment. Cette sortie est immortalisée par le peintre Denis Van Alsloot dans des tableaux d'autant plus précieux qu'ils constituent la première iconographie de l'événement. Elle marque également l'entrée des jésuites dans le cortège.

1651 : Le gouverneur Léopold-Guillaume remporte le concours de tir organisé par le serment des arbalétriers de Saint-Georges. Les jésuites montent une représentation sur la Grand-Place fortement teintée de mythologie. A cette occasion, ils introduisent un élément nouveau dans l'Ommegang : le ballet.

1682 : Les jésuites créent un char allégorique sur le thème du mariage. Le programme de la Ville de Bruxelles, miraculeusement conservé, décrit la participation des chambres de rhétorique.

1688 : Célébration du 400^e anniversaire de la bataille de Worringen. La Vierge est célébrée en cette occasion sous la forme de Notre-Dame-des-Victoires. Il s'agit d'une Vierge guerrière, reine des armées, destinée à rassurer les populations en ces temps de guerre.

1698 :Trois ans après le bombardement, Bruxelles organise une très imposante manifestation. Cependant l'Ommegang ne suit plus la procession du Sablon; il s'agrège à l'autre grande procession bruxelloise, le Sacrement du Miracle, organisée par le clergé de Saints-Michel-et-Gudule. Sa date change et passe au mois de juillet. Cependant la manifestation commence à être déconsidérée en raison de certains éléments profanes qui dérangent le clergé.

XVIII^e siècle : Les sorties se font rares et le clergé de Sainte-Gudule ne cesse de manifester haut et fort sa désapprobation devant la présence d'animaux fabuleux et de géants dans le cortège.

1785 : Ultime sortie de l'Ommegang qualifiée de "marche triviale". Géants, animaux fabuleux accompagnent un seul char (le fameux navire de Charles Quint).

1792 : Les Français occupent Bruxelles et mettent fin aux manifestations de l'Ancien Régime.

XIX^e siècle : Quelques éléments du cortège sortent de loin en loin. Ainsi les géants défilent dans les rues en 1820 ou en 1890 pour le Cortège des Géants et des Légendes.

1930 : Albert Marinus ressuscite l'Ommegang à l'occasion du Centenaire de la Belgique. La manifestation qui mobilise plus de 2400 figurants, 460 chevaux, 9 chiens, 2 ânes et même un chat est un véritable succès. Quatre sorties durant les mois d'été enthousiasment le public.

1935 : L'Ommegang dont la sortie est prévue tous les cinq ans défile dans les rues de Bruxelles lors de l'Exposition universelle.

1947 : Premier Ommegang d'après-guerre

1958 : L'Ommegang devient annuel.

Visite guidée de l'exposition : ***Ommegang!*** (Entrée par le Musée BELvue)

Dimanche 11 août 2013 à 14 h

Membres : 7 euros

Seniors et étudiants : 8 euros

Autres participants : 9 euros

Réservation indispensable

au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.



La publication **Ommegang!** (196 pages) reprend les contributions suivantes :

Brigitte Twyffels :

Géants et monstres d'osier de l'Ommegang de Bruxelles sous l'Ancien Régime

Elodie Lecuppre-Desjardin & Anne-Laure Van Bruaene :

Déambuler sous le regard de Dieu et parmi les siens : les habitudes processionnelles dans les villes des anciens Pays-Bas (XIII^e-XVI^e siècles)

Annick Delfosse :

La Vierge et l'Ommegang

Stéphane Demeter & Cecilia Paredes :

Le parcours de l'Ommegang

Sabine van Sprang :

L'Ommegang de 1615 à Bruxelles en l'honneur de l'infante Isabelle selon Denis Van Alsloot et ses peintres collaborateurs

Jean-Paul Heerbrant :

Les jésuites dans la ville : l'Ommegang au XVII^e siècle

Claire Billen & Virginie Devillez :

Albert Marinus (1886-1979) et l'Ommegang de 1930. Histoire d'une capture

Roel Jacobs :

Postface : l'Ommegang, tensions et équilibres entre une histoire riche et sa reconstitution.

La partie des illustrations présente en primeur la quatrième toile du cycle de tableaux de Van Alsloot, *Le défilé des géants et du cheval Bayard*, redécouverte par Sabine van Sprang.

Le volume se termine sur les extraordinaires photographies de Phil Van Duynen.

Ommegang! peut s'acquérir au prix de 22 euros au Centre Albert Marinus (fondation-marinus@hotmail.com ou 02-762-62-14) ou à l'entrée de l'exposition (Musée BELvue).





Nous avons le présience de l'existence de phénomènes psychiques indéfinissables, aussi inexplicables que le furent jadis les phénomènes d'hypnose.

N'y aurait-il pas actuellement, dans notre propre milieu, des hommes qui réagiraient à l'égard de ces phénomènes mystérieux du psychisme comme réagirent il y a des siècles nos aïeux ignorants de faits aujourd'hui expliqués? Oui ces gens existent. Ils rencontrent dans leur milieu un matériel de réalisation différent de celui que trouvaient nos aïeux dans leur milieu à eux. Ils devinent l'existence de ces phénomènes du psychisme encore inexpliqués, et, passant, comme nos aïeux, à des généralisations hâtives de phénomènes à peine perçus, ils les expliquent à leur façon et échafaudent des systèmes de pratiques au moyen desquels ils croient agir sur les événements. Familiarisés avec les doctrines scientifiques actuelles, ils ne voient rien de surnaturel dans ces manifestations ; ils se défendent même énergiquement de subir ou de croire à toute puissance, toute force surnaturelle; mais leurs déductions sont soustraites complètement à toute démonstration rationnelle et à toute expérience probante. Ces magiciens modernes ont leurs groupements, leurs revues, leurs conclaves. Ils constituent un mouvement et agissent dans notre vie et ils sont des millions sur la surface de la terre.

La Magie est un phénomène qui continue.

Disons-nous bien que l'homme restant éternellement l'homme, vivant dans un milieu physique à peu près inchangé, agira éternellement en homme. Seule la mobilité de son cerveau, l'instabilité de ses idées modifient ses actions. S'il est vrai de dire de la matière : rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme, on peut aussi le dire de l'homme et, de même que la tâche du savant, dans le domaine de la matière, est de dégager les permanences qui la régissent, la tâche de l'anthropologie est de s'efforcer de dégager les permanences qui régissent la vie mentale et sociale de l'homme. La découverte de ces permanences soustraira peut-être un jour nos sociétés à l'empirisme qui les domine aujourd'hui comme les découvertes dans le domaine de la matière ont soustrait la science à son empirisme du passé.

Appendices

Depuis que nous avons fait à la Société d'Anthropologie la communication précédente, nous avons eu l'occasion, avec des assistants, d'en discuter certains points qui n'avaient pas été soulevés au cours de la séance. C'est pourquoi nous joignons à notre texte les appendices suivants :

I. - On a voulu distinguer la Religion de la Magie en disant : le croyant prie, invoque les Puissances Surnaturelles, le magicien les évoque et les commande.

Les rites religieux sont suppliants, les pratiques magiques sont contraignantes, nécessitantes. Ces distinctions sont valables quand on veut comparer religion et magie ; mais elles ne le sont plus quand on veut étudier la psychologie ou l'influence sociologique de la Religion ou de la Magie. Dans ce cas Religion ou Magie étant croyance, tout phénomène qui relève de la croyance, qui répond au sentiment de la croyance, doit être mis exactement sur le même pied car il possède une valeur intrinsèque égale. Ce n'est pas parce que ici on considère comme licite en vertu de l'opinion que l'on a soi-même une pratique quelconque, qu'elle revêt une importance plus grande. C'est vrai pour le groupe considéré, mais ce ne l'est que pour lui seul. Ce que chaque religion impose à ses disciples est considéré par elle et par eux comme licite et tout ce qui n'est pas conforme aux prescriptions de cette religion est considéré comme illicite. La réciproque est vraie. Mais il n'en reste pas moins que ces pratiques considérées comme illicites dans tel milieu, correspondent à des conceptions religieuses d'un autre milieu et reflètent le sentiment de la croyance des individus appartenant à ce milieu.

Si on se replace dans la conception logique des systèmes respectifs au lieu de les comparer en fonction d'un système déterminé, généralement celui qui prédomine dans le milieu de l'observateur, les activités mentales auxquelles ils répondent et les influences sociales qu'il exercent sont les mêmes.

Dans l'étude de ces phénomènes nous devons absolument faire abstraction de nos propres opinions ou des idées dominantes de notre milieu et de notre époque. Il est sans doute très difficile de prendre cette attitude froidement objective. C'est cette difficulté qui nous rend réticents à la proposition de mettre exactement sur le même pied tous les faits relevant de la croyance, comme la biologiste a été réticent à mettre l'homme et l'escargot sur un même plan au point de vue de l'étude des phénomènes de la vie. Nous ne savons pas comprendre la vie mentale et sociale d'un groupe distinct du nôtre.

Nous y voyons les différences qui ne sont que dans les apparences formelles extérieures et nous ne pouvons dès lors nous immiscer dans les activités essentielles, profondes, permanentes et similaires.

II. - Que les hommes aient été jadis frappés par les états psychologiques, pathologiques de certains individus rien de plus naturel. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que les cas d'hypnose notamment aient attiré leur particulière attention. Faute de pouvoir les comprendre ou les expliquer rationnellement, qu'ils aient échafaudé des explications fantaisistes de ces cas, qu'ils leur aient attribué un caractère mystérieux, c'était inévitable. N'ont-ils pas agi de même à l'égard de tous les phénomènes de la nature ? Qu'ils aient considéré comme miraculeux les actes évidemment non conformes posés par les sujets en état d'hypnose, c'est tout à fait normal. Faute de pouvoir établir les rapports de cause à effet que nous établissons aujourd'hui, l'homme a vu jadis du miracle en toute chose.

Dans les cas d'extase religieuse contemporains, par exemple, ne nous trouvons-nous pas en présence de phénomènes comparables aux cas d'hypnose de jadis ? Les uns et les autres ont créé une sorte de mystique, individuelles d'abord et collective ensuite, susceptible de produire des actions considérés comme miraculeuses. Tous deux frappent vivement l'imagination de la foule, l'émeuvent et la placent dans un état psychologique spécial, un état de crédibilité exacerbée, soustrait au contrôle de la raison, de la réflexion, du jugement. Evidemment le sujet extatique actuel a l'esprit animé par la conception religieuse de son temps et de son milieu. C'est le matériel de réalisation du phénomène qui change donc mais le mécanisme psychologique reste le même et la répercussion sociale également. Elle se manifeste par les mêmes moyens. L'extase religieuse a existé de tout temps, toutes les religions ont eu leurs thaumaturge de chaque religion a agi conformément aux conceptions qui imprégnaient son esprit. Celui qui veut objectivement étudier le phénomène, doit mettre exactement sur la même table d'opération tous les sujets sans se soucier de la conception particulière à laquelle ils ont emprunté leurs éléments de réalisation.

Albert Marinus, "Quelques problèmes de méthode dans l'étude de la Magie",
Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire, 48 (1933), p 49-66.

Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise!
La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.
En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Abonnement à la revue uniquement : 6 Euros

Cotisations annuelles :

Membre adhérent habitant la commune : 10 Euros
13 Euros (ménages)

Membre adhérent : 12 Euros
15 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

BE90 3100 6151 2032

(Communication : "cotisation ou abonnement 2013")

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

Tél./ Fax : 02-762-62-14

Courriel : info@albertmarinus.org

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques de Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale. L'éditeur responsable est Daniel Frankignoul (40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert).

